de diriger les écoles, indépendamment de l'État: voilà la vie, la bénédiction.

« Le gallicanisme, le libéralisme, l'asservissement de l'Église à l'État, la dépendance de l'Église de l'État dans le droit de posséder des biens temporels, de les administrer, d'ériger des paroisses, la prééminence de l'État sur l'Église dans la direction et la surveillance des écoles, la subordination de l'Église à l'État devant les tribunaux séculiers dans les causes ecclésiastiques: voilà la mort, la malédiction.

« *Elige ergo vitam ut et tu vivas et semen tuum*; choisissez donc la vie, afin que vous viviez vous et votre postérité. »¹

Les contemporains de cette époque se rappellent l'impression énorme produite dans la partie instruite de l'auditoire et surtout parmi le clergé. Tandis que gallicans et libéraux geignaient sous les lanières, les ultramontains goûtaient au fond du cœur une joie qui tenait du ravissement. Nous comprenons assez malaisément de nos jours ce violent antagonisme doctrinal dans les hautes sphères civiles et religieuses, aujourd'hui que la plus pure doctrine romaine circule partout dans l'Université et les séminaires et de ses ondes bienfaisantes vivifie les âmes des évêques et des prêtres pour de là se répandre dans toutes les classes de la société. Il n'en était pas ainsi autour de 1872. Plusieurs membres de la Législature de Québec, des hommes de professions, médecins, avocats, juges, s'étaient peu à peu imprégnés des erreurs du gallicanisme et du libéralisme. Quelques-unes des questions abordées par l'orateur étaient brûlantes en

1. *Noces d'or*, Montréal, 1872, pp. 4-17.